L'ENFANT SUPPOSÉ.

ARGUMENT.

La tradition mentionnée dans ce chant, qui est encore relatif aux Fées, est une des plus populaires de la Bretagne. C'est le plus souvent un récit en prose mêlé de couplets, forme qui nous a semblé accuser une modification postérieure. Nous avons donc cru devoir rechercher s'il n'existait sur le même thème aucune œuvre complète ment en vers, et nous avons été assez heureux pour découvrir le précieux fragment qu'on va lire.

Une mère perd son fils, les Fées l'ont dérobé en lui substituant un nain hideux. Ce nain passe pour muet, car il se garde bien de proférer un seul mot, vu qu'il trahirait sa voix qui est cassée comme celle des vieillards. Cependant il faut que la mère l'y contraigne pour ravoir son enfant; elle feint donc de préparer à dîner dans une coque d'œuf pour dix laboureurs; le nain étonné se récrie; la jeune femme le fouette impitoyablement: la Fée l'entend; elle accourt pour le délivrer, et l'enfant qu'elle a dérobé est rendu à sa mère.

III

AR VUGEL LAEC'HIET.

(Les Kerné.)

Mari koant éma meur keuet ;
Hé Lao vihan é deuz kollet ;
Gand ar C'horrigan éma et.

— Paz iz da vid dour d'ar stivel,
Va Laoik lézez er c'havel ;
Pa zeuiz d'ar ger a oa gwall-bell ;

Ha'l loen-man enn hé lec'h laket,
Hé vek ken du hag eunn tousek,
Ha graf, a beg, heb ger é-bet ;

Ha bron bopret ma kas kahouet,
Ha ma seiz blizien achuet,
C'hoaz né ma ket c'hoaz disonet.

—Va itron, varia, 'nn ho tron erc'h,
Gand ho kredur tré ho tiou-vrec'h,
E lévénez 'm oc'h, mé enn nec'h.

III

L'ENFANT SUPPOSÉ.

(Dialecte de Cornouaille.)

Marie la belle est bien affligée; elle a perdu son petit Lao; la Korrigan l'a emporté.

— En allant à la fontaine puiser de l'eau, je laissai mon Laoïk dans son berceau; quand je revins à la maison, il était bien loin;

Et à sa place on avait mis ce monstre; sa face est aussi rousse que celle d'un crapaud; il égratigne, il mord sans dire mot;

Et toujours il demande à téter, et il a sept ans passés, et n'est pas encore sevré.

— Notre Dame Marie, sur votre trône de neige, avec votre fils entre vos bras, vous êtes dans la joie, moi dans la tristesse.

Ho kénedl sacr c'hui a wouarnez,
Mé ma hani mé a gollez,
Truez ouz-in mamm a druez!

— Ma merc'h, ma merc'h, na vorc'het ket
Ho Laoik né d-é ket kollet,
Ho Laoik a vo restolet.

Neb ra van virv é gloren vi
'Vit dek gounidéien eunn ti,
A bar ar c'horrig da brégi.

Pan deuz prézéget flemm-hen, flemm!
Pan d-é bet flemmet ken, a flemm;
Pan d-é klévet hé lammer flemm.

— Petra rit c'hui azé, va mamm?
Lavaré ar c'horr gand estlamm,
Petra rit c'hui aze va mamm?

— Petra rann ama ma mab mi?
Birvi a rann é blusken-vi,
'Vit dek gounidéien ann ti.

— 'Vit dek, mamm kez, enn eur blusken!
Gwélez vi ken gweled iar wenn
Gwélez mez ken gwéled wézen.

Gwélez mez ha gwélez gwial,
Gwélez derwen é c'hoat Brézal,
Ha kent na wéliz kémend all.

Votre saint enfant, vous l'avez gardé; moi, j'ai perdu le mien. Pitié pour moi, mère de la Pitié!

— Ma fille, ma fille, ne vous affligez pas; votre Laoïk n'est pas perdu; votre Laoïk vous sera rendu.

Qui feint de préparer le repas dans une coque d'œuf pour dix laboureurs d'une maison, force le nain à parler.

Quand il a parlé, fouettez-le, fouettez-le bien; quand il a été bien fouetté, il crie; quand il a été entendu, il est enlevé promptement.

— Que faites-vous là, ma mère? disait le nain avec étonnement; que faites-vous là, ma mère?

— Ce que je fais ici, mon fils? Je prépare à dîner dans une coque d'œuf pour dix laboureurs de la maison.

— Pour dix, chère mère, dans une coque!
J'ai vu l'œuf avant de voir la poule blanche; j'ai vu le gland avant de voir l'arbre.

J'ai vu le gland et j'ai vu la gaule; j'ai vu le chêne au bois de Brézal, et n'ai jamais vu pareille chose.

— Ré draou a wélez-té ma map;
Da flap! da flip! da flip! ha da flap!
Da flip, potr koz! ha mé da grap!

— Sko ket gant-hen, les-hen gan i;
Na ranm-mé droug da da hini,
Ma brenn enn bro-ni ar-n-omp-ni. —

Mari d'ar ger pa zistroez,
Hé bugel kousket a wélez
Enn hé c'havel ha sioul ez.

Hag out-hen ken kaer pa zellé,
Ha da boket d'éan pa-z-ée,
Hé zaoulagad a zigoré.

Enn hé c'havazez nemzavé,
Hé ziouvrec'hik déhi astenné;
—Gwall-bell 'm ounn bet kousket, mamm-lé!—

— Tu as vu trop de choses, mon fils ; *clic ! clac ! clic ! clac !* Petit vieillard, ah ! je te tiens !

— Ne le frappe pas, rends-le moi ; je ne fais aucun mal au tien ; il est notre roi dans notre pays. —

Quand Marie s'en revint à la maison, elle vit son enfant endormi dans son berceau, bien doucement.

Et comme elle le regardait toute ravie, et comme elle allait le baiser, il ouvrit les yeux ;

Il se leva sur son séant, et lui tendant ses deux petits bras :

— Mère, j'ai dormi bien longtemps ! —

NOTES

ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

Dans une tradition galloise analogue, que nous ont racontée les paysans du Glamorgan, la pauvre mère trouvant aussi un nain hideux et vorace à la place de son enfant, va consulter le sorcier qui lui dit : « Prenez des coques d'œufs, faites semblant d'y préparer à dîner pour les moissonneurs : si le nain témoigne de l'étonnement, fouettez-le jusqu'au sang, sa mère accourra à ses cris pour le délivrer, en vous ramenant votre enfant ; s'il n'en témoigne pas, ne lui faites aucun mal. »

La mère suit le conseil du sorcier, et tandis qu'elle remplit de soupe ses coques d'œufs, elle entend le nain se parler ainsi à lui-même d'une voix cassée :

Gwélez mez ken gwéled derwenn
Gwélez wi ken gwéled iar wenn
Eriez ne welez éwelenn[1]

« J'ai vu le gland avant de voir le chêne ; j'ai vu l'œuf avant de voir la poule blanche ; je n'ai pas vu ceci. »

Tercet curieux, unique débris de l'antique chanson, dont les vers, à trois mots près, cadrent exactement avec ceux de la ballade bretonne, ce qui nous porte à croire que la composition de cette ballade remonte à une époque antérieure à la séparation définitive des Bretons insulaires et des Bretons Armoricains au VIIIe siècle, opinion que rien ne paraît contredire, et que confirme, à notre avis, la forme ternaire des strophes, et l'allitération régulière qu'elle présente d'un bout à l'autre.

Par un hasard extraordinaire, Geoffroi de Monmouth met les paroles que nous venons de citer dans la bouche de son barde sorcier.

« Il y a dans cette forêt, dit Merlin-le-Sauvage, un chêne chargé d'années ; je l'ai vu lorsqu'il commençait de croître... J'ai vu le gland

[1] Miss J. Williams d'Aberpergwm (*Fairy legends of Wales*. Crofton Crocker. Trad. of the south of Ireland. III. p.) et le *Cambrian quaterly magazine* (t. II. p. 86) reproduisent la même tradition et les mêmes vers.

dont il est sorti, germer et s'élever en gaule. J'ai donc vécu longtemps »[1].

Si cette remarquable coïncidence n'était pas l'effet du hasard, elle prouverait que le moine Gallois connaissait le chant populaire, et serait pour notre ballade une nouvelle preuve d'antiquité.

Crocker, Walter-Scot, Thiele et les frères Grimm, citent diverses traditions de leur pays, qui s'accordent toutes par le fond avec la tradition bretonne, quoique elles en diffèrent plus ou moins par les détails.

[1] Vita Merlini Caledoniensis.